

## BIBLIOGRAPHIE

- Pour la période de 1620 à 1789, consulter Roch, « Villers-Cotterêts, Historiographie par ses rues » publié par la Sté Historique de Villers-Cotterêts.
- Période de 1798 à nos jours : les registres des chevaliers ont été mis fort aimablement à ma disposition par MM. De Baère et Quizy, les capitaines des deux compagnies d'arc — plusieurs pièces m'ont été communiquées par M. Roger Caron, le sympathique secrétaire de la 2<sup>e</sup> Compagnie.
- Voir également le « Noble Jeu de l'Arc » par René Lenoir, l'ancien greffier de la Cie d'Ivors, ouvrage paru en 1927 ; « Le Tir à l'Arc » du Comte de Bertier, paru en 1900, et enfin « Archers d'autrefois et d'aujourd'hui » par Henri Stein, paru en 1925 chez Longuet, éditeur.



## La vie au château de Villers-Cotterêts à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>(1)</sup>

Madame de Genlis a raconté avec quelque détail ses deux premiers voyages à Villers-Cotterêts, l'un en 1766, avec Mme de Montesson, le second, sans doute en 1767, avec Mme de Puisieux. Elle en a sûrement fait beaucoup d'autres, depuis son entrée au Palais Royal en 1768 jusqu'à sa retraite pédagogique au couvent de Bellechasse en 1777 et peut-être encore après. Tous les étés en effet, surtout jusqu'en 1785, date de la mort du duc Louis-Philippe, la famille d'Orléans se transporte au Château de Villers-Cotterêts avec une nombreuse cour, à qui s'offrent tous les plaisirs qu'on recherche alors : conversation, jeu, musique, comédie, et enfin, la chasse. Ces plaisirs, les mémoires de la comtesse permettent dans une certaine mesure de les imaginer, et les dessins de Carmontelle, conservés à Chantilly, et dont la plupart ont été exécutés à Villers-Cotterêts, remettent sous nos yeux plusieurs des hôtes de cette illustre maison.

Celle-ci a été plusieurs fois décrite : Alexandre Michaux, l'historien de Villers-Cotterêts, Ernest Roch, l'architecte Émile Pottier Delinge, le comte Maxime de Sars, M. Marcel Leroy,

---

(1) Cette publication qui touche plus particulièrement à l'histoire de notre Cité, est extraite de la vaste étude de M. Maximilien Buffenoir qui a pour titre : *Mme de Genlis, la famille d'Orléans et la région de l'Aisne.*

M. Francis Salet en ont tour à tour retracé l'histoire et décrit l'aspect extérieur (1).

Un précieux inventaire dressé par le notaire Petit le 11-5-1759 et publié par Michaux, permet d'en reconstituer l'intérieur, tel du moins qu'il est à cette date.

D'abord le château abrite à demeure un personnel considérable et plus ou moins bien logé. Dans les logis de l'avant-cour qui donnent sur l'entrée, du côté de la ville, et qui comprennent les communs, le marquis de Barbanson, veneur du duc d'Orléans, capitaine des chasses de la Forêt de Villers-Cotterêts, et par ailleurs maréchal de camp et inspecteur général de la cavalerie dans les armées du Roi, dispose d'une chambre à coucher, d'un cabinet à côté, de 2 garde-robes, plus : antichambre, cuisine, enfin : écurie. Mais d'autres — et qui sont légion — sont moins favorisés, et n'ont obtenu le plus souvent qu'une chambre. Parmi eux, je relève : le contrôleur de la bouche, les officiers et garçons de la bouche, les valets de pied, le linge, l'arquebusier, le Suisse, le maréchal enfin, que personne ne prendra pour un chef d'armée. Dans des parties plus lointaines, un appartement est attribué à un certain M. de Montamis ; un autre est celui du garde clefs, et sert en même temps de lingerie, abritant : tabliers, torchons, nappes, paires de drap, serviettes, taies d'oreillers, housses de chaises, chemises de bain, nappes de toilette... sans parler des flambeaux, bassinoires, cafetières, lanternes, etc...

Comme les autres demeures seigneuriales du temps, celle-ci est donc partagée en appartements particuliers, auxquels s'ajoutent appartements et salons dits « de compagnie », antichambre des valets de chambre, salle et chambre de bains, salle à manger, salon de musique, salle de billard, salle de jeu de paume, chapelle, garde-meubles où sont rangés, entre bien d'autres, des habits de comédie... Et voilà qui nous renseigne sur les habitudes et les goûts en honneur au château comme dans toute la société contemporaine : conversation, jeux variés : billard, trictrac, paume ; musique, comédie, et, sur le tout, un peu de dévotion.

---

(1) Michaux (Histoire de Villers-Cotterêts, 1868) — E. Roch (Villers-Cotterêts historiographié par ses rues, édité par la Société historique de Villers-Cotterêts, 1909) — E. Pottier Delinge (bulletin de la Société historique de Villers-Cotterêts, 1935) — Le comte de Sars (histoire du château de Villers-Cotterêts, texte déposé aux archives départementales et à la Sté historique de Villers-Cotterêts) dont des extraits concernant Louis XIV à Villers-Cotterêts ont été publiés par M. Trochon de Loriaire dans les mémoires de la Fédération des Sociétés savantes de l'Aisne en 1961 — M. Leroy (le château de Villers-Cotterêts, éditions 1959 et 1964 par la Société historique de Villers-Cotterêts) — M. Francis Salet, conservateur du Musée de Cluny (communication faite à la Société française d'archéologie, 1965).

Il ne semble pas que soient à relever beaucoup d'objets d'art : ça et là quelques tableaux, représentant : ici une tempête, ailleurs une femme, une femme et un amour, un paysage, un Bacchus, et surtout 129 portraits de famille que le notaire ne juge pas à propos de détailler. Les tapisseries sont plus importantes. Il y en a d'Angleterre et des Flandres, celles-ci développant l'histoire de Bacchus, celle de Scipion, surtout celle dite de Gombeau et Mani, personnages, sans doute légendaires, que je n'ai pu identifier.

L'ensemble, comme l'avait constaté déjà Alexandre Michaux, ne donne pas l'impression d'un trop grand luxe. Même l'appartement du duc d'Orléans, en face le parterre, et qui comporte antichambre, chambre à coucher, cabinet et garde-robes, apparaît fort simple. La prise totale s'est élevée à 66.810 livres, ce qui, même à cette date, ne peut sembler exorbitant.

\*\*\*

Je ne trouve dans l'inventaire aucune mention de salle de spectacle, en dépit des costumes de comédie relevés dans la garde-robe. Peut-être n'était-il alors question que de courtes scènes, exécutées dans le salon de compagnie, devant quelque paravent. C'est, je pense, après 1759, que la comédie a, si je puis dire, battu son plein à Villers-Cotterêts.

C'est en effet de comédies, opéras, ballets, que nous entretenons surtout, dans ses *Mémoires*, Mme de Genlis. A Saint-Aubin, elle avait à peine dix ans que sa mère l'enrôlait, avec ses quatre femmes de ménage, pour jouer *Zaïre*. Aussi partage-t-elle, pour les spectacles dramatiques, je ne dirai pas le goût — ce serait trop peu dire — mais la fureur, la folie de son siècle. Tous les historiens comme Taine, les Goncourt, et bien d'autres, ont insisté sur ce trait de la société d'alors. A quoi l'attribuer ? Selon Taine « au besoin de se détourner de soi, d'en sortir, par suite de se transporter dans autrui, se mettre à la place d'un autre, prendre son masque, jouer son rôle ». Selon les Goncourt, au besoin de la femme de se divertir et de se produire, d'être elle-même « le spectacle ».

Toujours est-il que les théâtres de société se propagent depuis la demeure des courtisanes jusqu'à celle des princes du sang et aux palais du roi. « Il n'est pas de procureur, écrit Bachaumont, qui, dans sa bastide, ne veuille avoir des tréteaux et une troupe ». Dans un livre bien informé sur *la Comédie à la cour*, (1) Adolphe Jullien ne consacre pas moins de deux grandes pages à énumérer les principales scènes où se presse, après 1770, la meilleure compagnie. On sait que Voltaire avait établi chez lui, à Ferney, un théâtre où il jouait lui-même. « Tous les noms, écrit Jullien, se trouvent mêlés et confondus dans l'histoire de la comédie d'amateurs, tous les noms et tous les états, tous les rangs ».

---

(1) Paris, Didot, sans date, in-4°.

Il était donc naturel qu'à l'exemple du prince de Condé à Chantilly, du prince de Conti à l'Isle-Adam, et de tant d'autres, le duc d'Orléans eût ses théâtres, dont l'un, et non le moins important, à Villers-Cotterêts.

Dès son premier voyage en 1766 avec sa tante Mme de Montesson, Mme de Genlis, âgée de vingt ans, débute dans un opéra : *Vertumne et Pomone*. Je détache de ses *Mémoires* le passage suivant, qui donne une juste idée de sa vanité d'actrice satisfaite, mais aussi des distractions qu'on prise au château, et de la société choisie qui s'y rencontre.

« Je jouais Vertumne qui est déguisé en femme ; ma tante jouait Pomone. Elle avait imaginé de se faire faire un habit garni de pommes d'api, et autres fruits. Mme d'Egmont dit qu'elle ressemblait à une serre chaude. Cet habit était lourd, ma tante était petite et n'avait pas une jolie taille ; sa voix était trop faible pour un rôle d'opéra : elle échoua tout à fait dans celui-ci. Le marquis de Clermont, depuis l'ambassadeur de Naples, joua très bien le dieu Pan. J'eus un succès inouï dans mon rôle de Vertumne. Nous avions dans les ballets tous les danseurs de l'Opéra. On devait donner trois représentations de ce spectacle ; on ne le joua qu'une fois, ainsi que *l'Île Sonnante*, opéra-comique, paroles de Collé et musique de Monsigny. J'y jouais une sultane et j'ouvrais la scène par une grande ariette que je chantaïs en m'accompagnant de la harpe. Monsigny avait fait l'ariette et le rôle pour moi. J'avais un habit superbe, chargé d'or et de pierreries, et quand on leva la toile, je fus applaudie à trois reprises, et on me redemanda deux fois mon ariette. Il me fut impossible de ne pas remarquer que ma tante, après le spectacle, avait beaucoup d'humeur.

Nous jouâmes *Rose et Colas* ; ma tante qui avait trente ans fit le rôle de Rose, et moi celui de la mère Robi. Nous jouâmes encore *le Déserteur*. Mme de Montesson y joua le beau rôle ; je jouai celui de la petite fille ; madame la comtesse de Blot, qui avait été dame de la feuë duchesse d'Orléans, et qui avait alors 34 ans, joua les beaux rôles dans *le Misanthrope* et *le Legs*, et avec le plus grand succès. Elle avait en effet beaucoup de grâce et un jeu très spirituel. Le comte de Pont jouait le rôle du Misanthrope avec une perfection rare... Il avait un véritable talent, et une noblesse dans le maintien et les manières que nul acteur de profession ne peut avoir. M. de Vaudreuil était aussi un des bons acteurs de notre troupe...

Le fameux comédien Grandval nous faisait répéter nos rôles ; il joua même avec nous. M. le duc d'Orléans jouait fort rondement les rôles de paysans...

M. le duc d'Orléans voulut me voir jouer des proverbes avec Carmontelle qui jouait avec perfection les maris bourrus et de mauvaise humeur... mais il n'avait que ce seul genre. M. de Donazan et M. d'Albaret jouèrent avec nous ; ma tante ne voulut pas jouer, mais nous excitâmes un tel enthousiasme que nous consentîmes à jouer tous les soirs ».

A Villers-Cotterêts, comme on pense, la comédie — du moins celle d'intrigue — ne se joue pas seulement sur les tréteaux. Mme de Genlis, très discrète sur elle-même, prend plaisir à dévoiler quelques-unes des subtiles manœuvres auxquelles recourt sa tante pour achever de conquérir le duc d'Orléans

« Elle m'avait confié, lisons-nous, (1) qu'il était amoureux d'elle. Elle faisait ses efforts pour le guérir d'une passion malheureuse. J'avoue que je ne croyais pas cela, car le contraire sautait aux yeux... Elle avait recommandé en secret à Monsigny et à Sedaine de ne lui donner que des louanges aux répétitions où le duc se trouvait toujours, et de ne lui donner des avis qu'en particulier... Ce manège lui réussit parfaitement. M. le duc d'Orléans était persuadé qu'elle avait des talents miraculeux. Ce prince très faible ne savait rien juger par lui-même : il ne voyait que par les yeux des autres ».

Non contente de donner bonne opinion de ses talents, Mme de Montesson veut qu'on admire encore son esprit, comme celui des dames de Boufflers, de Beauvau, de Grammont. Mais comment faire, demande sa nièce, malignement. « Ma tante était d'une ignorance extrême ; elle n'avait point la moindre instruction... Cependant elle eut la pensée de devenir auteur. L'idée lui vient en effet de tirer une comédie de la *Vie de Mariane* de Marivaux, où elle peut trouver plusieurs scènes presque toutes faites, et dont le sujet : l'amour triomphant des préjugés de la naissance, n'est pas pour lui déplaire.

C'était un ouvrage au-dessous du médiocre, dans lequel se trouvaient quelques jolies phrases, littéralement transcrites de Marivaux. Le produire sous son nom pouvait comporter quelque risque. Elle se tire d'affaire ingénieusement, en persuadant, d'ailleurs non sans peine, au duc d'Orléans, de le prendre à son compte. « Je vous le donne ; je jouirai mieux de votre succès que du mien : d'ailleurs je ne veux point que l'on sache que je suis auteur. Lisez cette pièce comme si elle était de vous ».

Ici se place une scène plaisante, agréablement racontée.

« Le duc déclara qu'il avait fait une comédie, ce qui ne causa pas un médiocre étonnement. Il annonça qu'il en ferait lecture. On indiqua le jour, et l'on y invita tous les hommes et toutes les femmes de la société qui passaient pour avoir le plus d'esprit : la curiosité était extrême. Enfin ce grand jour arriva... Nous voilà donc assemblés, bien décidés à trouver l'ouvrage excellent, s'il n'est pas détestable et ridicule. Le succès fut complet. On était en extase ; on prodiguait à chaque scène les éloges les plus outrés.

Quand la lecture fut finie, tout le monde se leva pour entourer M. le duc d'Orléans. Plusieurs femmes, hors d'elles-mêmes, lui demandèrent la permission de l'embrasser ; toutes parlaient à la fois : on ne s'entendait plus : on ne distinguait que ces

---

(1) J'abrège tant soit peu le récit de la dame, dont la concision n'est pas la qualité dominante.

mots : ravissant, sublime, parfait ! Ma tante pâlisant, rougissant, pleurant, ne s'exprimait que par son trouble et des larmes.

Tout à coup M. le duc d'Orléans demande un moment de silence, et du ton le plus solennel. On se tait. Alors, d'une voix émue et très forte, il dit ces paroles : « Malgré ma promesse, je ne puis usurper plus longtemps une telle gloire. Ce bel ouvrage n'est pas de moi ; l'auteur est Mme de Montesson ». A ces mots ma tante s'écria d'une voix languissante : Ah ! Monseigneur ! Elle ne put en dire davantage : la modestie la suffoquait ; elle tomba presque évanouie dans un fauteuil. Toute la compagnie resta pétrifiée : il est impossible de donner une idée de l'effet de ce coup de théâtre et du changement subit de toutes les physionomies.

Ce triomphe acheva d'enthousiasmer M. le duc d'Orléans pour ma tante à laquelle il crut, de ce moment, un esprit prodigieux ».

Nous connaissons ainsi, par les soins de sa nièce, certains travaux d'approche de la marquise de Montesson auprès du premier prince du sang. Mais combien d'autres intrigues ont pu se nouer ou dénouer dans les salons du château et les allées du parc ! On peut, sans trop de peine les imaginer.

Le plaisir de la comédie, les jeux de l'amour et de l'ambition, ne sont pas les seuls divertissements. De tout temps la Forêt de Villers a été pour les amateurs de chasse un lieu d'élection. Les d'Orléans et leurs hôtes n'ont garde d'abandonner la tradition de Henri IV, des Valois, des Capétiens, et de leurs plus lointains prédécesseurs. Ils entretiennent là toute une vénerie, placée sous les ordres d'un ancien capitaine de cavalerie, M. de Boisandré. Un habit spécial, dit de Villers-Cotterêts, est même affecté aux officiers de chasse : il est vert et galonné de jaune. Il est d'ailleurs aussi porté par plusieurs invités, réservé à ce lieu mais non imposé, comme un autre à Saint Cloud, un troisième au Palais Royal.

C'est dans la forêt, au cours d'une partie de chasse au cerf, que Mme de Montesson commence à exercer sur le duc sa puissance de séduction. Tous deux, ayant fait halte et étant descendus de cheval, sont allés s'asseoir un moment à l'ombre, par un temps d'étouffante chaleur. « Le prince, en nage et très fatigué, écrit Mme de Genlis, demanda la permission d'ôter son col ; il se met à l'aise, déboutonne son habit, souffle, respire avec tant de bonhomie, d'une manière et avec une figure qui paraissent si plaisantes à ma tante qu'elle fait un éclat de rire immodéré, en l'appelant « gros père », et ce fut, dit M. le duc d'Orléans, avec une telle gentillesse que, de ce moment, elle lui gagna le cœur ».

Et c'est encore dans la forêt, à une chasse au cerf, qu'est conviée la très jeune dame de Genlis : « Je n'avais chassé à Genlis que le sanglier ; la chasse du cerf me parut charmante, et surtout, je crois, parce qu'on y admirait beaucoup la façon dont je montais à cheval ».

A son second voyage, que je crois, d'ailleurs sans certitude, pouvoir placer au mois de mai de l'année suivante 1767, ce n'est plus Mme de Montesson qui conduit la jeune femme. La marquise s'est rendue, dans les Pyrénées, aux eaux de Barèges, sous prétexte de santé, mais surtout pour mettre à l'épreuve les sentiments du duc d'Orléans, à qui sa nièce a reçu mission de parler souvent d'elle. Cette fois Mme de Genlis est menée et patronnée par la tante de son mari, Mme de Puisieux. Celle-ci l'avait d'abord reçue avec quelque froideur, puis s'est prise pour elle d'une vive amitié.

Dans le récit qu'elle trace de ce voyage qui ne dure que douze jours, elle attire l'attention sur les nombreux personnages qu'elle rencontra au château, les brillants succès que lui vaut son esprit dans une société si distinguée, enfin les multiples entretiens qu'elle a avec le prince au sujet de Mme de Montesson.

Parmi les habitués — sans parler de Mme de Puisieux et d'elle-même — elle cite la marquise de Boufflers, et sa fille Mme de Cussé, le comte de Maillebois, M. de Castries, le baron de Besenval, le marquis et la marquise du Châtelet, M. et Mme de la Vaupalière...

Qu'elle soit la bienvenue parmi ce beau monde, sa jeunesse, sa beauté, ses talents nous en seraient garants. Elle attribue ses succès à Mme de Puisieux, mais serait sans doute fâchée qu'on la crût.

« Je connus là, écrit-elle, tout l'avantage d'avoir pour mentor une personne qui a un véritable désir de faire valoir celle qu'elle mène dans le monde. J'eus beaucoup de succès, non pas seulement pour la harpe, le chant et les proverbes, mais on loua mon esprit, ma conversation... Quand je voulais, le soir, suivant ma coutume, me retirer à onze heures, on me retenait de force ; on relevait avec éloges ce que je disais, on en citait des traits le lendemain, et, le plus souvent, ces prétendus bons mots n'en valaient pas la peine. Je devais tous ces succès à Mme de Puisieux et à M. le duc d'Orléans qui ne tarissait pas sur les récits de mes gentilleses ».

Avec ce dernier il est naturel que la conversation porte sur Mme de Montesson. La marquise vient de perdre son mari âgé de 90 ans, et qui lui avait d'ailleurs laissé toujours grande liberté. Dégagée donc de tout lien, elle a cru habile de s'éloigner, en pensant que cette absence ferait connaître à son admirateur qu'il ne pouvait se passer d'elle. « Dans tout ceci, écrit sa nièce, ma tante risquait beaucoup plus qu'elle ne pensait ». Et elle ajoute : « Si, dans ce moment une femme un peu aimable eût voulu prendre la place vacante, rien au monde n'eût été plus facile ». Aussi exhorte-t-elle la marquise à hâter son retour, tout en s'efforçant de ne la pas laisser oublier.

« J'avais beaucoup parlé de ma tante à M. le duc d'Orléans, en nous promenant sur la terrasse du château de Villers-Cotterêts. Je remarquai qu'une lettre, qui lui annonçait qu'elle reviendrait sous trois semaines, le réchauffa beaucoup pour elle ».

Mme de Genlis n'a pas raconté ses autres séjours dans le Valois. Ils durent être nombreux après qu'elle fut devenue dame de compagnie de la duchesse de Chartres, et eut pénétré, comme on sait, dans l'intimité du duc. A Villers-Cotterêts, elle compose, en quinze jours, dit-elle, une comédie : *l'Amant anonyme*. Là encore, on lui vole une épingle de diamants, divers bijoux, et surtout une clé d'or émaillée en noir, précieux don du comte de Custine, offert en souvenir de sa femme, avec la harpe, également noire et or, qui avait appartenu à la défunte. Ce dernier détail suffirait à montrer que la princesse demeure ne présentait pas plus de sécurité qu'un hôtel moderne, malgré l'immédiat voisinage des prisons et de la prévôté.

Habitée de ladite demeure, la nièce de Madame de Montesson précise et complète l'idée qu'en suggérait déjà l'inventaire de 1759. Non sans quelque charme, elle met sous nos yeux occupations et divertissements auxquels on s'y livre : conversation, intrigues, musique, comédie et chasse... Elle m'aidera encore, avec Carmontelle, à évoquer, du fond du passé, quelques-unes des personnes qui y portèrent leurs mélancolies ou leurs joies, et, dans une mesure d'ailleurs relative, à repeupler ces lieux, depuis si longtemps délaissés des Grâces.



On est loin de posséder la liste complète des hôtes ordinaires ou passagers des d'Orléans à Villers-Cotterêts. Nous avons vu, du moins, Mme de Genlis en énumérer un certain nombre dans le récit de ses deux premiers voyages et les dessins de Carmontelle, conservés à Chantilly et commentés par le Chevalier de Lédans, confirment ses indications et ajoutent un peu à nos connaissances.

Le catalogue des œuvres de Carmontelle avec reproductions et notices qu'en a laissé Gruyer, ancien conservateur du Musée Condé à Chantilly (1) me sera ici d'un grand secours. Une étude sur Carmontelle à Villers-Cotterêts a d'ailleurs été faite par M. Moreau-Néret dans le cadre de la Société historique de Villers-Cotterêts. (2)

Qui était Carmontelle, de son vrai nom Louis Carrogis ? Le fils d'un cordonnier de Paris, né dans cette ville en 1717. Il apprend, on ne sait où ni comment, la géométrie et le dessin. Toujours est-il qu'à 39 ans, sous le nom plus avantageux de M. de Carmontelle, il est apprécié dans la plus brillante société « pour l'agrément de sa personne, écrit Gruyer, l'élégance de sa plume et la souplesse de son pinceau ». M. de Pons Saint

---

(1) Chantilly, *Les Portraits de Carmontelle* par Gruyer, conservateur. Plon, 1902, in-4°.

(2) L'article de M. Moreau-Néret sur Villers-Cotterêts au 18<sup>e</sup> siècle d'après les portraits de Carmontelle a été publié par le journal « L'Union » dans une suite de numéros en février 1963.



Maurice, gouverneur du duc de Chartres et qui commande le régiment d'Orléans, l'emmène avec lui dans la campagne de Westphalie. Son rôle, dont il s'acquitte à merveille, consiste, constate encore Gruyer, « à relever des plans, découper la dinde de son général, enfin dessiner les caricatures de toute la dragonaille de l'armée ». Après la paix, M. de Pons le fait entrer dans la maison du duc d'Orléans comme lecteur du duc de Chartres. Rappelons que cette maison, si l'on s'en rapporte à une déclaration de 1724, ne comporte pas moins de 265 officiers.

Tout de suite il y réussit parfaitement et s'élève très au-dessus de la relative domesticité dans laquelle ses modestes fonctions semblaient devoir le confiner. Écoutons Mme de Genlis : « Il avait, écrit-elle, beaucoup d'instruction, de la réserve sans embarras, une gaieté douce et piquante. Il joignait beaucoup de bonhomie à l'esprit le plus observateur. Il peignait parfaitement, à la gouache, le paysage et la figure. Il proposa de jouer de petites comédies impromptu dont il donnerait le canevas, ce qui se pratiquait dès lors à la cour Italienne. Il prit toujours pour base de ses petites pièces un proverbe qu'il mettait en action avec un art infini et un naturel charmant ». Je note, en passant, que ces proverbes, qu'il finit par faire imprimer, sont à l'origine des charmantes comédies d'Alfred de Musset.

Mme de Genlis ajoute : « Carmontelle, établi à demeure à Villers-Cotterêts pour toute la belle saison, jouissait de la distinction de venir tous les soirs prendre les glaces avec le prince et toutes les personnes de la cour. En outre il avait des rapports directs avec tous ceux qui arrivaient à Villers-Cotterêts. Il faisait leur portrait ; il en donnait quelquefois des copies, mais il gardait les originaux, dont il formait la plus curieuse collection ».

Ce n'est pas ici le lieu de raconter comment cette collection qui, à sa mort en 1806, comporte 750 portraits, achetée d'abord par son ami le chevalier Richard de Lédans, officier en retraite, passe de mains en mains, pour finalement en 1877, réduite à 440 dessins, être acquise par le duc d'Aumale, qui portera le chiffre à 484.

Ces portraits, exécutés en une seule séance, presque toujours de profil, ont pour fonds : parfois des intérieurs d'appartements, plus souvent des parcs avec bassins, jets d'eau, palais, temples à l'amour, paysages de rêve où Gruyer croit découvrir encore la lointaine influence de l'Astrée. Il est rare — trop rare à notre gré — que le décor soit emprunté à la réalité environnante.

Au lecteur du duc de Chartres, à la dame de compagnie de la duchesse, maintenant connus, on peut demander de présenter quelques-uns des autres hôtes de Villers-Cotterêts, et, en premier lieu, les maîtres du château.

Voici le duc Louis-Philippe au cours de l'année 1763. Il est représenté à cheval, dans un uniforme de chasse rouge et galonné d'or. Sans doute était-il ainsi vêtu quand, assis dans

la forêt, sous l'ombre des feuillages, il s'éprit de la marquise de Montesson. Il a 38 ans alors, mais son embonpoint célèbre le fait paraître plus âgé. Il est veuf, depuis 1759, de Louise-Elisabeth de Bourbon Conti, et ne se remariera que dix ans après, en 1773.

Il a montré du courage à la guerre, mais n'en passe pas moins pour faible de caractère, et, sur toute chose, asservi au jugement d'autrui.

Du moins lui trouve-t-on, et sa physionomie semble-t-elle indiquer, beaucoup de franchise, de bonhomie, de bienveillance, de bonté. « Il avait, écrit le duc de Lévis, des manières rondes comme sa personne ». C'est également l'impression qu'il produit sur Mme de Genlis, à qui il apporte des sucres d'orge, et raconte, en toute simplicité, ses bonnes fortunes, que cette jeune dame, si pudique, juge à la vérité scandaleuses, mais avoue écouter « avec une curiosité qui n'était troublée par aucun embarras ».

D'intelligence ordinaire — « son esprit, dit encore le duc de Lévis, sans être borné, n'avait rien de distingué » — il a cependant une certaine culture et protège les lettres. Surtout il se montre libéral, et fait le plus noble emploi de son énorme fortune.

A Villers-Cotterêts, celle de ses résidences qui semble lui plaire davantage, il fait, si j'en crois Michaux, renouveler les conduites d'eau, restaure, sans trop de goût, paraît-il, les bâtiments, les augmente, répare et embellit les jardins, ouvre de nouvelles routes vers Compiègne et Puiseux. Il répand enfin, et dans le plus grand secret, de larges aumônes.

Tous ces traits le rendent sympathique et populaire, particulièrement dans la petite ville à laquelle sa présence apporte vie et prospérité. Quand il mourra, en 1785, il sera unanimement regretté : regretté du roi Louis XVI, et, ce qui lui fait encore plus d'honneur, regretté des pauvres.

Son fils, le duc de Chartres, Louis-Philippe-Joseph, le futur Philippe-Égalité, né en 1747, est représenté par Carmentelle en 1762, c'est-à-dire à l'âge de quinze ans. Gruyer le trouve alors charmant de visage, et d'élégante tournure. « L'habit vert de Villers-Cotterêts, écrit-il, largement bordé de jaune, sous lequel on aperçoit le jabot de dentelle fleuri d'un bouquet de roses, lui sied bien... Pour fond, des arbres d'un vert de printemps, sur un ciel d'un bleu tendre ». C'est en effet le printemps, celui de l'année et celui de la vie que semble traduire le joli portrait. Le duc se trouve être, de prime abord, de tous les princes le plus à la mode, le plus populaire auprès de la jeunesse, des Parisiens, de sa famille, et, bien entendu, des fidèles habitants de Villers-Cotterêts.

Dix ans après, on n'a plus la même impression.

« M. le duc de Chartres, écrit la duchesse d'Abrantès, quoique bien jeune encore, avait déjà l'aplomb d'un homme de 50 ans, et, de plus, il en avait presque la figure : extrêmement bour-

geonné, les traits altérés par les veilles, et l'on peut dire une vie déréglée ».

Sans doute son éducation y est-elle pour quelque chose.

Suivant une coutume, alors assez répandue dans la haute noblesse, son père choisit, pour lui donner « les premières leçons du plaisir », (1) une actrice de mœurs facile, Mlle Duthé. Le maréchal de Biron n'en avait pas usé autrement pour son fils, le fameux duc de Lauzun. On comprenait ainsi, dans les hautes classes, ce que nous appellerions aujourd'hui « l'éducation sexuelle ». Je ne doute pas que Mlle Duthé, une blonde, paraît-il, assez fade, se soit acquittée de sa tâche en toute conscience et perfection, mais le résultat fut de former un homme avant tout occupé de liaisons galantes, passant légèrement de l'une à l'autre — car je ne crois pas qu'il se soit trop attardé à Mme de Genlis — incapable de dessein suivi et de volonté.

Le gouverneur, le comte de Pons Saint Maurice, ne lui donnera pas meilleure direction : « homme de cour, d'honneur, et même d'esprit, écrit encore Mme d'Abrantès, mais trop facile pour être le chef de l'éducation du premier prince du sang de France ». Il néglige, en effet, de pourvoir à l'instruction de son élève, satisfait de lui voir « une grande élégance, une tournure leste et noble » et de l'agrément lorsqu'il voulait plaire.

Avec cela le duc de Chartres est moqueur : « de tous les défauts le plus funeste dans un prince », toujours selon Mme Junot. Mais il en a de plus funestes. Asservi, comme son père, à la volonté d'autrui, il a, en plus, des haines violentes, et de vagues ambitions : haine du roi et de la famille royale, ambition de les remplacer. Ces passions, adroitement flattées par des meneurs intéressés, les circonstances, son énorme fortune, son initiale popularité, les rendront fatales à la royauté, finalement à lui-même. Duc de Chartres avant d'être duc d'Orléans, c'est comme tel qu'il vit ses plus beaux jours, dont Villers-Cotterêts fut parfois témoin.

Sa femme, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, est fille du duc de Penthièvre, petite-fille du comte de Toulouse, et donc arrière-petite-fille de Louis XIV et de Mme de Montespan. Elle sera la mère du roi Louis-Philippe.

Son portrait est de 1770, moins d'un an après son mariage. Elle a 17 ans. Elle est assise dans une chambre largement ouverte sur le parc, la tête de profil. « Tout est frais en elle et autour d'elle, écrit Gruyer : sa jeunesse, ses traits, le rose tendre de sa robe, la blancheur des dentelles qui encadre la gorge ». Et il conclut : « Du naturel dans la pose, de l'aisance dans le geste, quelque chose de charmant dans cette élégance de race exempte d'affectation ».

Les témoignages s'accordent sur cette aimable princesse pour

---

(1) Je tire cette expression des *Mémoires* de Grimm.

lui reconnaître à la fois toutes les perfections et une grande tristesse. On se demande si les perfections n'ont pas entraîné la tristesse.

« La duchesse de Chartres, écrit Mme d'Abrantès, était un ange de bonté. Elle avait de la candeur, de la sensibilité. Elle était pieuse. Qu'on juge de l'effet que cela produisait à la cour ! C'était une oasis dans le désert ».

De son côté, la baronne d'Oberkirch témoigne : « Mme la duchesse portait partout une mélancolie dont rien ne pouvait la guérir. Elle souriait quelquefois et elle ne riait jamais ». Un portrait d'elle paraît à Henri Roujon traduire la lassitude de vivre. « Les beaux yeux grands ouverts, écrit-il, ne semblent plus avoir de vie que pour pleurer ».

De cette tristesse il rend responsable Mme de Genlis, qualifiée de « voleuse d'amour », et « crocheteuse de cœurs », qui, non seulement s'emparait du mari, mais encore des enfants, et sournoisement se substituait à la mère. Sans nier le rôle néfaste de la dame de compagnie, je dois observer que, pendant de longues années, la duchesse l'a considérée comme sa meilleure amie, et plaçait en elle toute sa confiance. Peut-être serait-il plus juste d'incriminer l'inconstance du mari et l'ingratitude des enfants. Et puis la tristesse n'est-elle pas innée ?

J'ignore si Carmontelle a fait le portrait de Mme de Montesson : il ne figure pas à Chantilly, mais cette seconde épouse du duc d'Orléans nous est maintenant connue. A ce que j'en ai dit je n'ajoute qu'un trait : l'hostilité que lui marque le duc de Chartres : celui-ci, déclare Mme de Genlis, ne l'aimait pas. « Il la trouvait peu naturelle, trop démonstrative et trop affectueuse pour lui ; il avait trop vu en elle le projet de le flatter, et le désir de le gagner et de le séduire. Elle avait pour lui plaire des accès de gaieté, des rires éclatants, et des manières enfantines et caressantes qu'il appelait *des mièvreries ridicules* ». De son côté l'épouse morganatique du père garde au fils un ressentiment qui, s'il faut en croire sa nièce, « a eu sur la destinée de ce malheureux prince la plus funeste influence ». Je ne vois pas comment, car elle n'en donne aucune preuve, mais, si cela était, il faudrait convenir que ni la tante ni la nièce n'ont porté bonheur à la maison d'Orléans.

Après ces personnages de premier plan, on peut, à Villers-Cotterêts, faire place à ceux qui les approchent de près : serviteurs de plus ou moins haut rang qui, par obligation, les accompagnent, ou, séjournant à demeure, les attendent dans leur forestière villégiature.

Le plus distingué est sans doute le comte de Pons Saint Maurice, premier gentilhomme de la chambre du duc, et, comme on l'a pu voir, gouverneur de son fils. Aussi est-ce par lui que Carmontelle semble avoir commencé la série de ses portraits, le présentant presque de face, mains et jambes croisées, en 1755, et donc à 43 ans. Médiocre gouverneur, le chevalier de Pons — car il ne deviendra comte qu'en 1759, lors de son

mariage — a très grande allure : « A l'âge de 50 ans, dit Mme de Genlis, il avait encore la plus belle figure qui se pût voir. Sa politesse était exquise ». Elle a marqué ses succès d'acteur sur la scène de Villers-Cotterêts, particulièrement dans *le Misanthrope*. Il avait rendu, à l'armée, les plus brillants services dans la cavalerie, tour à tour cornette, brigadier, maréchal de camp, lieutenant général. On l'a vu protéger, patronner efficacement Carmontelle. Marié à la veuve d'un financier en 1759, son ménage passe pour excellent, réputation assez rare dans le grand monde, au dix-huitième siècle.

Après lui, je peux citer M. de Boisandré, portraiture debout en 1764, vêtu du fameux habit vert, galonné de jaune, de Villers-Cotterêts, et qui, occupé à lire une lettre, et accompagné d'un petit chien, promène à travers le parc une insignifiante physionomie. Ancien capitaine de cavalerie, chevalier de Saint Louis, il tient chez les d'Orléans une importante place puisqu'ils lui ont donné le commandement de leur vénerie, une des plus importantes du royaume, et le gouvernement de leur château du Raincy, près de Pontoise, une — entre combien d'autres — de leurs belles propriétés.

A ces deux officiers, j'adjoindrai un personnel plus modeste, et ceux des gens du pays que n'a pas dédaignés le pinceau de l'artiste.

Voici le contrôleur de la bouche, M. Valentin, représenté aux environs de 1770, grand et bel homme, qui commence à prendre du ventre, et que ses fonctions semblent y inviter, en lui donnant autorité sur les cuisines.

Le garde-blés a naturellement l'œil ouvert sur un champ de blés qu'émaillent bluets et coquelicots, et qu'il contemple à l'ombre d'un arbre, appuyé sur un long bâton ferré, et son chien couché à ses pieds. Le chapeau de feutre grossier, le costume où alternent les couleurs les plus disparates, achèvent l'impression rustique que Carmontelle a voulu donner.

Ducan, le tailleur de Villers-Cotterêts, est vu marchant gaie-ment dans la rue, appuyé sur une haute canne et sans marquer, sous la lourde perruque, le moindre souci d'une extrême laideur.

L'abbé de la petite ville apparaît coquet et conquérant dans une robe blanche à larges plis sur laquelle brille une croix d'or. Si je m'en rapporte à Gruyer, « sa mine grassouillette et fraîche, son air goguenard et provocant, son opulente chevelure brune arrangée en bandeaux de chaque côté du front, donnent l'impression d'une virago plus que d'un ministre de l'Évangile ». Au fond se détache l'église que des bois entourent.

Plus tard, sans doute après 1780, Carmontelle a pu voir et crayonner, venus en voisins et peut-être ensemble, deux personnages de plus haut rang : l'évêque de Soissons, Henri-Joseph-Claude de Bourdeilles qui présida, de 1764 à 1790, aux destinées du diocèse, et l'intendant de cette ville : M. de la Bourdonnaye de Blossac, qui succéda, je pense, à Le Pelletier de Morfontaine, dont je m'étonne de ne pas retrouver l'image,

mais on sait que bien des dessins manquent à la collection.

Après ces hôtes, dont la présence s'explique par des fonctions de haute ou basse domesticité, la qualité d'autochtones, ou celle de voisins, il est temps d'introduire ceux qu'entraînent dans leur sillage les d'Orléans : artistes de tout genre, grandes dames, grands et petits seigneurs, militaires et diplomates, venus le plus souvent de Paris pour quelques jours ou quelques semaines, et que le même attrait de plaisir, de vanité, parfois de profit, conduira aussi bien à Chantilly ou à l'Isle-Adam ou dans toute noble maison où se tient, l'été, à peu près table ouverte. Ouvrons à deux battants les portes de la riche demeure et alertons les cuisiniers car ils sont foule et on est loin de les connaître tous.

\*\*

Des artistes sont appelés de Paris pour animer la scène de Villers-Cotterêts : auteurs dramatiques, musiciens, acteurs, danseurs et danseuses...

En première ligne, je place Carmontelle, à la fois dessinateur, auteur de comédies proverbes, acteur enfin, particulièrement apprécié dans les rôles de maris bourrus ou maussades. Il s'est peint lui-même, vers 1762, âgé d'environ 45 ans, assis devant une table, en train de dessiner et peindre dans un grand album. Élégamment vêtu d'un habit de velours grenat moucheté de vert, il apparaît fort bel homme, de physionomie intelligente et distinguée. Son attitude, et l'outillage dont il se pourvoit, permettent à Gruyer de définir ainsi sa méthode :

« Maintenant de la main gauche la feuille de papier sur laquelle il travaille, il tient, de sa main droite, un porte-crayon emmanché d'un crayon rouge à l'une de ses extrémités, et d'un crayon noir à l'autre bout. Avec le crayon rouge, il modèle les chairs, le visage et les mains ; avec le crayon noir il dessine les vêtements. Une petite palette chargée de couleurs à l'aquarelle et à la gouache, quelques pinceaux et un verre d'eau sont sur la table à portée de sa main, pour colorier son dessin quand il le juge convenable ».

Je regrette qu'il n'ait pas eu beaucoup d'imitateurs : le passé, dans quelque mesure, nous deviendrait le présent.

Si Carmontelle est le lecteur du duc de Chartres, son ami, Charles Collé, est celui du duc d'Orléans et, par surcroît, secrétaire de ses commandements. Il est un des favoris de ce prince, grand amateur de théâtre de société ; pendant près de vingt ans, il pourvoit à ses plaisirs par des opéras-comiques, des proverbes, comédies, parades et chansons, à vrai dire surtout à Bagnolet, où la licence ne connaît pas de frein, mais aussi, pour sa large part, à Villers-Cotterêts.

C'est un curieux personnage.

Auteur de chansons et petites pièces plus que légères, membre du Caveau, joyeuse société où il trouve pour compagnons Piron,

Panard, Crébillon fils, il n'est pas pour autant un bohème. Bourgeois, fils de bourgeois, et même fils d'un procureur au Châtelet, il est très occupé de sa fortune, adjoint, à titre de sous-fermier, à M. de Meulan, receveur général de la généralité de Paris, intéressé dans les fermes du duc d'Orléans. Licencié dans ses écrits, il ne s'en permet pas moins, au dire de Sainte-Beuve, « toutes les vertus domestiques » : il se montre « le meilleur, le plus tendre des maris, et le plus fidèle ». Enfin, passant justement pour un des hommes les plus gais de son temps, il n'en donne pas moins une impression de gravité.

« Je vois d'ici, écrit la fille du receveur Meulan devenue Mme Guizot, ce bon Collé avec son grand nez et sa petite perruque, sa mine étonnée, son air grave, son imperturbable et sérieuse gaieté, se divertissant de tout, ne riant jamais de rien ».

Ainsi le représente Carmontelle vers 1775, à environ 70 ans, vêtu de noir, reconnaissable à son grand nez et à l'expression sévère de son visage.

On n'a pas, du même artiste, le portrait de Sedaine. Celui-ci venait pourtant à Villers-Cotterêts où Mme de Genlis le vit aux répétitions, en même temps que Collé, ne les trouvant d'ailleurs ni l'un ni l'autre aimables. Il avait connu des temps difficiles. Fils d'un architecte, la ruine, puis la mort, de son père l'avaient contraint à abandonner ses études dès l'âge de treize ans. Il se met, pour vivre et faire vivre sa famille, ouvrier dans le bâtiment, d'abord gâcheur de plâtre, puis tailleur de pierre, puis maître maçon, enfin, à son tour, architecte, sans jamais cesser d'étudier et lire à ses heures de liberté. C'est alors qu'il se révèle poète, compose des chansonnettes, des poésies fugitives, puis aborde le théâtre.

On le considère comme le créateur du libretto d'opéra-comique. Il rédige plus de vingt-cinq pièces de ce genre. On a vu *Rose et Colas*, le *Déserteur*, interprétés à Villers-Cotterêts. Surtout *Richard Cœur de Lion* obtiendra, en 1786, le plus grand succès. Entre-temps, il a fait représenter à la Comédie-Française : *Le Philosophe sans le savoir* et la *Gageure imprévue*, comédies qui, sans être d'un ordre supérieur, n'en offrent pas moins de l'intérêt. Il inclinait vers le genre dit *bourgeois* ou *larmoyant* qu'avait inauguré La Chaussée, qu'exaltera Diderot, que raillait, non sans y sacrifier aussi quelque peu, le caustique Collé, et qui, bien que n'ayant produit aucun chef-d'œuvre, répondait au goût du jour et frayait une voie nouvelle.

Quand Mme de Genlis rencontre Sedaine dans le Valois, il approche de la cinquantaine : sa réputation est déjà grande ; elle atteindra son apogée en 1786, date à laquelle il entrera à l'Académie.

Du librettiste on ne peut séparer le musicien. Celui-ci, Pierre-Alexandre Monsigny, règne à Villers-Cotterêts, attaché à la maison d'Orléans non seulement comme musicien mais comme maître d'hôtel, deux professions qui sans doute ne s'excluaient

pas. Lully n'était-il pas sorti des cuisines de la Grande Mademoiselle ?

Ce musicien, Mme de Genlis l'apprécie d'autant plus qu'elle se sent appréciée de lui.

« Monsigny, écrit-elle, l'un des plus honnêtes hommes que j'aie connus et qui avait beaucoup d'esprit naturel, se passionna pour ma voix et pour ma harpe, et venait tous les jours faire de la musique avec moi dans ma chambre. Je pris de l'amitié pour lui : nous causions tout en faisant de la musique. Il me contait beaucoup de petites choses curieuses ».

Issu d'une famille noble, il était né à Fauquembergues, aujourd'hui dans le Pas-de-Calais, en 1729. A vingt ans il vient à Paris, trouve une place dans la comptabilité du clergé, puis entre comme maître d'hôtel dans la maison d'Orléans où il restera une trentaine d'années. Simple violoniste jusqu'en 1754, il assiste à une représentation de *la Serva Padrona* « *la Servante Maîtresse* », de Pergolèse, brillant opéra-bouffe, qui déclenche en France les plus violentes polémiques entre les partisans de la musique Italienne et ceux de la musique Française. Après études musicales sommaires, sous un maître Italien, il débute, à trente ans, au théâtre de la Foire, puis, bientôt en liaison avec Sedaine, donne, en l'espace de 18 ans, jusqu'en 1777, de nombreux opéras-comiques. Il s'arrête à cette date, brusquement, comme fera aussi Sedaine, bien que tous deux destinés à se survivre, si l'on peut dire, un très long temps.

Sa musique est encore aujourd'hui appréciée. Tout en lui reconnaissant une science assez courte on l'estime supérieur à ses devanciers « par la spontanéité, la fraîcheur, l'ingénuité de l'inspiration et aussi, quand il le faut, l'intensité de l'émotion ». Ainsi s'exprime un critique, Paul Landormy. (1)

Carmontelle le présente en 1774, à 45 ans, en habit gris galonné d'or, culotte noire et bas blancs. Il est alors à son apogée, et en pleine faveur auprès du duc d'Orléans.

Beaucoup moins illustre est ce Jean-Paul-André de Razins, chevalier de Saint Marc, poète, dit-on, et auteur dramatique, dont je ne trouve aucune mention en dehors du catalogue de Gruyer. On le voit ici, jeune encore, aux environs de 1764, vêtu de l'habit vert de Villers-Cotterêts, se promenant le long d'un champ de blé.

A ces divers artisans des plaisirs de Villers-Cotterêts ajoutons les acteurs et danseurs qu'on fait venir parfois de Paris. Quand, en 1766, on joue l'opéra *Vertumne et Pomone*, Mme de Genlis, qui y tient un rôle, déclare : « Nous avions, dans les ballets, tous les danseurs de l'Opéra ». Et un peu plus loin, à propos d'autres pièces : « Le fameux comédien Grandval nous faisait répéter nos rôles : il joua même avec nous ».

---

(1) Paul Landormy : Histoire de la Musique. Paris, Mellottée.



Grandval est en effet un des plus grands acteurs de la Comédie-Française. Il s'acquittait des rôles les plus divers avec une étonnante souplesse. En 1750, il doit cependant abandonner à Lekain les personnages tragiques. Il garde ceux de haute comédie qu'il excelle à interpréter.

En 1766, il a 58 ans, et n'est pas éloigné de sa retraite, qu'il prendra en 1768. Auteur dramatique en même temps qu'acteur, il a laissé des comédies en vers, où l'on trouve, si j'en crois sa notice biographique, « de l'esprit et beaucoup de gaieté, mais une excessive liberté de langage ». Sa femme née Marie-Geneviève Dupré, et déjà retirée du théâtre, avait été aussi une excellente comédienne. Certes Grandval devait être pour les hôtes de Villers-Cotterêts un joyeux convive et un agréable interlocuteur.



Ceux-ci, je les envisagerai, dans l'incomplète mesure où me permettent de les entrevoir les seuls témoins dont je dispose : Mme de Genlis et Carmontelle.

D'abord les dames ! La galanterie le veut ainsi. Ne sont-elles pas d'ailleurs les reines omnipotentes de ces sociétés raffinées d'ancien régime ? Mariées, je ne crois pas devoir les dissocier du mari, surtout — cas assez fréquent — lorsque celui-ci pousse la discrétion jusqu'à se tenir dans l'ombre, ou tout au moins au second plan.

Parmi celles dites d'honneur ou de compagnie, je retiens la marquise de Barbantane et la comtesse de Blot. Liées d'amitié, elles apparaissent inséparables. Aussi Carmontelle, vers 1759 les peint-il toutes deux ensemble, jeunes et jolies, la main dans la main, assises sur une causeuse. « Habillées, coiffées, chaussées de blanc, écrit Gruyer, elles confondent leurs cœurs en d'intimes confidences ».

L'an d'après, l'artiste refait le portrait de Mme de Blot. Il la montre âgée de 26 ans, toujours assise et vêtue de blanc, une boîte d'ouvrage à ses genoux, un petit chien noir à ses pieds.

Toutes deux ont été mariées, très jeunes, à des officiers de la première maison : l'une, dès 1749, au comte de Blot, capitaine des gardes du duc d'Orléans, commandant d'un de ses régiments, l'autre, en 1753, au marquis de Barbantane, un de ses chambellans.

De ce dernier on ne dit rien, sans doute parce que les heureux n'ont pas d'histoire.

Quant au comte de Blot, Carmontelle le présente debout, légèrement obèse, devant une table de jeu chargée de cartes. Ses yeux à fleur de tête, et son air satisfait, semblent annoncer plus d'honnêteté que d'intelligence. Militaire, il a combattu à Fontenoy, Raucoux, Hastenbeck, Crevelt, et s'est élevé au grade de maréchal de camp. Il a la réputation d'un brave, mais

passé, si j'en crois Mme de Genlis, pour « l'homme le plus borné qu'on a vu dans le monde ».

Les deux amies avaient été dames de la feuë duchesse d'Orléans. Mme de Barbantane avait été ensuite gouvernante de la duchesse de Bourbon-Conti, et restait avec elle en étroite relation. Je ne sais rien d'autre sur elle, sinon qu'elle était charmante, tout au moins dans sa jeunesse, mais que toutefois elle n'était pas la juge d'une nature moins affinée que son amie.

Sur cette dernière plusieurs témoignages nous renseignent.

Mme de Genlis l'a vue, à Villers-Cotterêts, en 1766, âgée de 35 ans, jouer ce qu'elle appelle « les beaux rôles » dans *le Santhrope* et *le Legs*. « Elle avait, dit-elle, beaucoup de grâce et un jeu très spirituel ». — « Elle avait, dit-elle encore, une figure très agréable et une grande élégance qu'elle garda même quand elle ne fut plus jeune. Il y avait en elle deux personnes : elle était aimable, gaie, rieuse en petite société ; quand elle voulait paraître et briller elle devenait affectée, s'asseyait au lieu de causer, soulevait des thèses fort ennuyeuses sur la sensibilité et l'élévation des sentiments ». Ailleurs elle se moquait, pour s'en moquer, son enthousiasme — à la vérité bien altéré — pour *la Nouvelle Héloïse* et pour Jean-Jacques, mais faut-il pas lui en faire honneur ?

Mme d'Oberkirch lui reconnaît aussi « un des plus charmants visages », et ajoute ce trait : « Elle avait la prétention de ne rien dire que d'ambrosie... Elle voulait être une essence éthérée, quelque chose d'aérien, de transparent, une ombre ». Ce ridicule ne lui était pas alors particulier : Mme de Montesson, au moment de sa nièce, en avait été aussi affligée, et, avant son second mariage, elle se cachait pour manger.

Mme de Blot a pour adorateur « en titre », nous apprend dans son journal, le marquis de Castries. Quand, en 1780, celui-ci devient ministre, elle devient elle-même, pour parler comme l'amie de Lamontelle, « le canal des grâces ». Au moment de la Révolution, elle émigrera avec lui à Wolfenbützel.

\*  
\*\*

A côté de ces dames d'honneur, au nombre desquelles prendra place Mme de Genlis, et qui viennent à Villers-Cotterêts, si je puis dire en service commandé, il y a celles qu'autorisent à y paraître invitations, habitudes, ou peut-être simplement titres et qualités, et qui semblent bien, pour décider de leur séjour, obéir qu'à leur fantaisie.

Je n'en puis discerner — entre sûrement beaucoup — que quelques-unes : la comtesse d'Egmont, la marquise de Puisieux, la comtesse de Boufflers, et sa fille la comtesse de Cussé-Boisgelin, la comtesse du Châtelet, la marquise du Crest, Mme de la Chapelle.

Mme d'Egmont assistait en 1766 à Villers-Cotterêts, à la présentation de l'opéra *Vertumne et Pomone* où jouaient Mme

rie Montesson et sa nièce. J'ai tenté, en d'autres temps, de retracer la vie de cette charmante femme, (1) une des plus jolies mais aussi des plus fragiles — d'une société qui en offre beaucoup à nos rétrospectifs hommages ; j'ai tenté l'histoire d'une âme ardente, traversée par tous les courants d'esprit et de sentiment de son siècle. Je ne veux ici que rappeler l'auréole de grâce et de poésie avec laquelle, à travers les âges, elle arrive vers nous.

C'est également dans un parc qu'en 1767 Carmontelle place une amie de Mme d'Egmont mais âgée, elle, de 58 ans : la marquise de Puisieux. Il la montre assise dans un fauteuil, en robe blanche zébrée de rose et de vert, un bouquet de fleurs sur sa poitrine, une dentelle blanche sur ses cheveux frisés. Célèbre par sa beauté au temps de la Régence et de la jeunesse de Louis XV, on comprend devant ce portrait qu'elle n'a pas renoncé à plaire.

Née Charlotte Félicité Le Tellier et petite-fille de Louvois, elle a épousé en 1722 Louis-Philogène Brulard de Sillery, marquis de Puisieux. Belle-mère du dernier maréchal d'Estrées, elle est en outre la tante du comte de Genlis. En 1767, sans doute l'année même du portrait, elle chaperonne à Villers-Cotterêts la jeune femme de ce dernier. Avant que celle-ci soit entrée au Palais Royal comme dame de la duchesse de Chartres, elle la loge, elle et les siens, dans la superbe maison qu'elle occupe avec son mari rue de Grenelle.

C'est encore à Villers-Cotterêts en 1767, je pense, que Mme de Genlis rencontre la marquise de Boufflers, une des femmes alors les plus célèbres par son esprit, ses charmes, l'usage qu'elle en fit. Elle la trouve comme tous les contemporains « spirituelle et piquante ». Carmontelle n'a pas laissé d'elle de portrait : une miniature reproduite par Gaston Maugras peut y suppléer. (2) Si j'en crois cet historien, sans être précisément une beauté, elle n'en est pas moins irrésistible. On vante son teint d'une éclatante blancheur, une superbe chevelure, une taille parfaite, la noblesse de son maintien, la légèreté de sa démarche, par-dessus tout la vivacité d'une expressive et mobile physiologie. Autant que celle-ci, le portrait moral offre des contrastes. Voltaire les a relevés dans une épître si jolie que je ne puis m'empêcher de la citer :

On ne peut faire ton portrait :  
Folâtre et sérieuse, agaçante et sévère,  
Prudente avec l'air indiscret,  
Vertueuse, coquette, à toi-même contraire,  
La ressemblance échappe en rendant chaque trait.  
Si l'on te peint constante, on t'aperçoit légère ;

---

(1) Maximilien Buffenoir : *Sur les pas de la comtesse d'Egmont*. Soissons, 1930.

(2) Gaston Maugras : *La Cour de Lunéville au 18<sup>e</sup> siècle*. Paris, Plon, 1904.

Ce n'est jamais toi qu'on a fait.  
Fidèle au sentiment avec des goûts volages,  
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour à tour.  
Tu plais au libertin, tu captives les sages,  
Tu domptes les plus fiers courages ;  
Tu fais l'office de l'Amour.  
On croit voir cet enfant en te voyant paraître,  
Sa jeunesse, ses traits, son art,  
Ses plaisirs, ses erreurs, sa malice peut-être :  
Serais-tu ce dieu par hasard ?

Ajoutons, pour parfaire l'image, un fond de gaieté qui n'exclut ni fermeté d'âme ni despotisme ; la fantaisie, le bon plaisir, le plaisir surtout, pris pour règle ; enfin des talents variés car elle rime agréablement, joue de la harpe, chante à ravir, dessine et peint.

Née Marie-Françoise-Catherine de Beauvau-Craon, en 1711, à Lunéville, elle est le sixième enfant d'une illustre famille qui en comptera vingt. Sa mère, séduisante personne malgré tant de maternités, et à qui elle ressemble à bien des égards, avait été, pendant 25 ans, la maîtresse adorée du dernier duc de Lorraine, Léopold. Quant à elle, après avoir été chanoinesse à la célèbre abbaye de Remiremont, véritable abbaye de Thélème, mariée en 1735 à Louis-François de Boufflers, elle devait, dix ans après, devenir, presque naturellement, la maîtresse en titre du bon roi Stanislas, à qui la Lorraine était échue. Elle avait 34 ans, en paraissait 20, mais lui en avait 63. Aussi ne se pique-t-elle pas de fidélité, gratifiant de ses charmes le chancelier du roi : La Galaizière, et Devau dit Panpan, petit avocat très spirituel, et Saint-Lambert, médiocre poète mais bel officier, un certain vicomte Adhémar, d'autres sans doute. Le bon roi s'en offusque si peu qu'ayant un jour avec la dame commencé un assez vif entretien, et n'arrivant pas à l'achever, il lui dit en se retirant avec dignité : « Mon chancelier vous dira le reste ».

Toujours est-il que pendant plus de vingt années, cette « dame de volupté » comme elle-même s'appelle, est l'âme de la petite cour de Lunéville, le centre de toutes les attractions, la consolation du vieux roi dont Nancy et toute la Lorraine n'ont pas oublié le rôle bienfaisant.

En 1767, elle a 56 ans, a perdu depuis un an son royal amant et, je suppose, quitté la Lorraine. Sa fille Mme de Cussé, appelée plus tard Mme de Boisgelin, l'accompagne à Villers-Cotterêts. Mme de Genlis ne la trouve « ni spirituelle, ni piquante, ce qui dans cette famille, ajoute-t-elle, semble une distraction ». Le fils, en effet, le fameux chevalier de Boufflers, allégrement passé de l'état ecclésiastique à l'état militaire, du petit collet à l'épée, est déjà célèbre par ses poésies légères, autrement dit par l'esprit, de tous les dons du ciel le plus apprécié dans ces heureuses années. Il nous reste plus cher encore par sa liaison et sa correspondance avec la délicieuse Mme de Sabran.

La comtesse et, depuis, duchesse du Châtelet, est encore de celles que l'on voit à Villers-Cotterêts. D'après Mme de Genlis, « elle eut toujours une conduite irréprochable et ne se mêla jamais d'une seule intrigue ». Née Diane-Adélaïde de Rochechouart, elle a épousé en 1751, le comte Florent-Louis-Marie du Châtelet Lormont, fils de la fameuse marquise, l'Émilie de Voltaire.

Carmontelle nous a aussi conservé l'image de la marquise Du Crest, devenue la belle-sœur de Mme de Genlis depuis l'année 1775 où son frère l'avait épousée. Elle avait, si on en croit la duchesse de Gontaut, « les yeux chinois, pleins de douceur et d'expression, le nez spirituel, la démarche d'une odalisque ». Aussi est-elle très courtisée et ostensiblement la maîtresse de l'intendant de Soissons, Pelletier de Morfontaine, sans que son mari songe à s'en offenser, en cela semblable à beaucoup de maris de son temps et de son monde.

\*\*

Quant aux grands seigneurs : amateurs, militaires, diplomates, qu'ont rencontrés, à Villers-Cotterêts, Mme de Genlis et Carmontelle, je ne puis, dans leur foule compacte, reconnaître que ceux-là dont ils ont transmis le souvenir. Ce sont : les marquis de Clermont et de Castries, les comtes d'Albaret, de Rochechouart, de Guines, de Maillebois, de Vaudreuil, enfin le baron de Besenval.

Voici d'abord un simple amateur : le comte d'Albaret. En 1766, sur le théâtre de Villers-Cotterêts, il joue dans les proverbes de Carmontelle, avec l'auteur lui-même, Mme de Genlis, et un certain M. de Donézan, sur lequel je n'ai pas de données. L'an d'après, le 21 juin 1767, il joue encore, avec Mme de Montesson et la comtesse de Blot : *Le Joueur Anglais*, une comédie d'Édouard Moore, traduite par Saurin. C'est le moment où Carmontelle fait son portrait.

D'Albaret est un personnage original. Piémontais vivant en France, comme beaucoup d'étrangers de son temps, et disposant d'une énorme fortune, il est entiché de musique, entretient, dans sa maison de Paris, une troupe de musiciens, et y donne les concerts les plus appréciés de toute cette ville. Spirituel, tournant les vers agréablement, hospitalier, très généreux, surtout avec les artistes, il est en outre d'une intarissable gaieté, et l'on se pâme de rire à le voir contrefaire admirablement Voltaire. Aussi est-il universellement aimé et recherché.

Tous les autres habitués de Villers-Cotterêts que nous pouvons distinguer touchent à l'armée ou à la diplomatie, souvent à l'une et à l'autre.

Le marquis de Clermont, d'abord connu sous le nom de chevalier de Clermont d'Amboise, a 35 ans en 1763, lorsque Carmontelle trace son portrait. D'abord colonel du régiment de Bretagne, puis, en 1756, brigadier d'infanterie, il est, depuis 1762, chambellan du duc d'Orléans. Cette charge, qu'il exercera

pendant six années, lui vaut le costume dont le revêt Carmon-telle : habit rouge, galons d'or, cravate blanche, bas blancs, souliers noirs à boucle d'argent. Elle fait pour lui transition avec les fonctions diplomatiques, car il sera tour à tour ambas-sadeur de France au Portugal, puis à Naples. Mme de Genlis le rencontre en 1767, année où sur le théâtre de Villers-Cotterêts il joue avec elle dans l'opéra *Vertumne et Pomone* et remplit, très bien, paraît-il, le rôle du dieu Pan.

D'après M. de Lédans « il aimait beaucoup les filles et la musique de Gluck » ce qui sans doute n'était pas inconciliable. Il sera massacré aux Tuileries, le 10 août 1792.

Le comte de Vaudreuil, né à Saint-Domingue en 1740, avait commencé à servir à 19 ans, l'année même où Carmon-telle fixe son image. Il sera maréchal de camp en 1780. Très lié avec sa cousine la comtesse de Polignac et avec le comte d'Artois, il est très vite en grande faveur. « C'était une jeune plante qui promettait, écrit M. de Lédans, mais il faut avouer que la serre chaude de la comtesse Jules (entendons Mme de Polignac), l'a fait pousser vite ».

Mme de Genlis, avec qui il joue la comédie à Villers-Cotterêts en 1766, c'est-à-dire à 26 ans, l'apprécie ainsi : « M. de Vau-dreuil était un des bons acteurs de notre troupe. Sa figure était agréable ; il contrefaisait parfaitement Molé (grand acteur du temps) dans les rôles d'amoureux ».

Le comte de Rochecouart, né en 1703, et lieutenant général en 1748, avait passé dans la diplomatie. Il était devenu en 1754 ministre du roi près de l'infant duc de Parme. Depuis 1757, il était gouverneur de l'Orléanais.

Comme le comte de Rochecouart, le comte et plus tard duc de Guines, passera de l'armée à la diplomatie. Né en 1735, on le verra successivement colonel, brigadier des armées du roi, maréchal de camp et en 1784, lieutenant général. D'après Mme de Genlis, « il contait en peu de mots et agréablement ». Elle le reconnaît bon musicien. Brillant homme de cour, il inspire à Mme de Montesson un « sentiment » dont elle ne manque pas de faire valoir le sacrifice au duc d'Orléans.

Le marquis de Castries ne figure pas dans la collection des dessins conservés à Chantilly. En 1767, Mme de Genlis le rencontre à Villers-Cotterêts. « J'aimais beaucoup ses manières et sa conversation, écrit-elle : il avait dans l'esprit de l'agrément et de la solidité, une envie de plaire douce et calme, sans empressement, sans frais, sans agitation, qui n'annonçait que la bienveillance, et non l'amour-propre qui veut briller et faire des conquêtes ».

Né en 1727, il avait combattu dans toutes les guerres de Flandre et d'Allemagne de 1743 à 1763. Il avait même en 1760 remporté à Clostercamp un succès marqué sur le prince de Brunswick. En 1767, il a 40 ans ; on a vu son attachement à Mme de Blot. En 1780, il deviendra ministre de la marine et

s'acquittera, semble-t-il, de ses hautes fonctions avec plus de probité que de génie.

En 1767, le baron de Besenval a 48 ans. Mme de Genlis assure « qu'il avait encore une figure charmante, et de grands succès auprès des femmes ». Elle dira encore : « C'était un homme très aimable, avec de la grâce dans l'esprit, quoique Suisse, apprécié à la Cour et très craint. Il jouait beaucoup et fut l'ami du comte d'Artois ». Né à Soleure en 1720, et passé, comme déjà son père, au service de la France, il a servi sur le Rhin en 1735, est devenu l'aide de camp du maréchal de Broglie, a fait toutes les campagnes de 1743 à 47. Dans celle de 1757, il accompagne comme aide camp le duc d'Orléans qui se prend pour lui d'une vive amitié. En 1768 il est déjà très en faveur, et le sera plus encore dans la suite. En 1789, il a le commandement des troupes réunies à Paris, mais ne peut ou peut-être ne veut empêcher l'insurrection du 14 Juillet. Arrêté, impliqué dans le complot du marquis de Favras, il se défend énergiquement, et est acquitté. Il meurt quelque temps après, « tranquillement, dit Lédans, philosophiquement, en finissant une partie de trictrac ».

\*  
\*\*

Autant que possible, j'ai fait défiler ici visiteurs et visiteuses des d'Orléans, à Villers-Cotterêts. Libre à nous de les évoquer peuplant les nombreuses salles du double château, en descendant les vastes escaliers, ou conversant sur la terrasse, ou s'égarant dans les allées...

Peut-être trouvera-t-on plaisir à côtoyer ces « passants du passé », pour reprendre une expression d'Henri de Régnier, à arrêter ses yeux sur la variété des costumes, son esprit sur la variété des âmes.

A Carmontelle — au moins autant qu'aux autres artistes contemporains — on doit de pouvoir admirer, dans leur splendeur multicolore, les toilettes de ces dames et seigneurs, si divertissantes à voir qu'on peut se croire, à les regarder, devant le plus agréable parterre.

Sur les hommes : habits gris galonnés d'or ; de velours grenat, moucheté de vert ; rouges, à pans bordés de galons d'or ; d'un bleu clair, à gilet piqué de fleurettes jaunes ; verts bordés de jaune... sans parler des cravates, jabots de dentelle, et souliers à boucles d'argent. A quel retour ce spectacle ne nous invite-t-il pas sur la triste uniformité de nos actuelles modes masculines ! et comme on comprend la spirituelle épître : *A mon habit* de Sedaine, lui aussi un des hôtes de Villers-Cotterêts :

Ah ! mon habit que je vous remercie !

Que je valus hier grâce à votre valeur !...

Quels honneurs je reçus ! Quels égards ! Quel accueil !...

C'est vous qui me valez cela !

Et que dire des dames ! Je n'en finirais pas de détailler les robes blanches ou bleues, d'un rose ou d'un vert tendre, à simple ou double jupe, petits ou grands paniers, et les blanches dentelles, et les fraîches mousselines que gonflaient des gorges triomphantes et que fleurissaient des bouquets de roses. A la variété du costume répond celle des attitudes. Toutes sont naturelles, souvent familières, appropriées à la condition ou aux caractères des personnages.

Diversité des âmes. Presque tous ces hommes ont une individualité marquée : les artistes, bien sûr, sans quoi ils cesseraient d'être, mais aussi grands seigneurs et dames. Ces militaires ont des goûts variés, l'un passionné de musique, l'autre pour le jeu ; l'un bon époux, comme le comte de Pons, l'autre, comme le chevalier de Clermont, courant les filles ; celui-ci conteur agréable, celui-là sérieux et silencieux, celui-là même ennuyeux ; certains comme Besenval et Vaudreuil cachant sous un vernis mondain la violence de leur caractère. Et ces dames ont bien aussi leur manière personnelle et différente d'être aimables.

Car pour toutes et tous, être aimable, se faire bien venir, briller dans un salon, voilà la grande affaire ! Toutes et tous semblent obéir au mot d'ordre que donnait aux ambassadeurs l'abbé de Bernis : « Ne vous lassez jamais de plaire ». Aussi ne résiste-t-on pas au charme de cet étincelant passé, impossible à retrouver, aurait dit Barbey d'Aurevilly, « comme la beauté d'une femme morte ».

Charme fragile ! puisque plusieurs de ces galants officiers, de leurs femmes, de leurs amies, devaient porter sur l'échafaud leurs têtes légères et poudrées, ou finir assez misérablement dans l'émigration.

Maximilien BUFFENOIR.

---

## L'exposition sur Villers-Cotterêts à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle

Exposition organisée  
par la Société Historique Régionale  
de Villers-Cotterêts

---

Le but de cette exposition sur Villers-Cotterêts à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle n'était pas seulement de nous permettre d'évoquer la vie de la cité à cette époque et d'en retrouver les principaux personnages : nous avons voulu également aider à la remise en valeur du Château de Villers-Cotterêts.